

1 *La protestation* La protestation protestante *protestante*

Pourquoi « protestantisme » ?

Pourquoi se sert-on du terme de « protestantisme » pour désigner les Églises et les mouvements qui se réclament de la Réforme du XVI^e siècle ? Cette appellation est fort ancienne ; elle date d'une diète (assemblée politique) qui se tint en 1529 dans la ville de Spire (à environ 200 km au nord de Strasbourg).

On considère habituellement que la Réforme a commencé en 1517, année où Martin Luther publie ses fameuses thèses contre les « indulgences » (c'est-à-dire contre la vente par l'Église du pardon des péchés). Les idées de Luther, dans les années qui suivent 1517, ont un énorme retentissement. Elles divisent le monde germanique ; beaucoup les adoptent, d'autres s'y opposent ; débats et affrontements se succèdent. L'empereur Charles Quint, détenteur de l'autorité politique, n'éprouve aucune sympathie pour Luther ; il voudrait arrêter cette agitation

qui l'inquiète et l'irrite. Mais il dispose d'un pouvoir plus nominal que réel. L'Allemagne se compose d'une mosaïque d'états, de royaumes, de principautés, de villes libres qui jouissent d'une assez grande indépendance. L'empereur doit en tenir compte; il ne peut pas toujours agir comme il le désirerait.

En 1526, lors d'une diète siégeant à Spire, Ferdinand de Habsbourg, un frère de Charles Quint qui le représentait en Allemagne, se voit obligé de reconnaître à chaque prince le droit de choisir son camp; il concède cette liberté religieuse à titre provisoire, jusqu'à ce qu'un concile se réunisse et tranche les questions en litige. En 1529, l'empereur décide d'annuler les dispositions consenties en 1526, et d'exiger que tout le monde se soumette à Rome. Il le fait annoncer à une diète, spécialement réunie à Spire. Les princes favorables à la Réforme refusent de s'incliner; ils rédigent une protestation solennelle dont je cite quelques lignes:

« Nous protestons devant Dieu, notre unique Créateur, Conservateur, Rédempteur et Sauveur, et qui, un jour, sera notre juge, ainsi que devant tous les hommes et toutes les créatures, que nous ne consentons ni n'adhérons d'aucune manière pour nous et les nôtres au décret proposé dans toutes les choses qui sont contraires à Dieu, à sa sainte Parole, à notre bonne conscience, au salut de nos âmes et au dernier décret de Spire ».

On appela « protestants » les princes qui avaient signé cette protestation, et, de là, ce mot fut appliqué à tous les partisans de la Réforme.

Je fais trois remarques sur cette origine historique du mot « protestant » :

1. On a parfois soutenu que dans la langue du XVI^e siècle, « protester » signifiait « attester », « proclamer » (comme dans l'expression « protester de son innocence ») et non « s'opposer ». En fait, les partisans de la Réforme ont été appelés « protestants » parce qu'ils se sont dressés contre Charles Quint, et ont contesté un décret impérial. Certes, leur opposition et leur refus découlaient de convictions positives. Néanmoins, il s'agit bel et bien d'une protestation au sens moderne du mot. Le protestantisme implique le courage de dire « non » quand il le faut.

2. Avec la protestation de Spire, nous avons affaire à un geste politique. L'empereur entend décider, par décret, de la foi de ses sujets. Les protestants s'y opposent. Dans ce domaine, Dieu seul est souverain ; seule sa Parole fait autorité ; il appartient à chacun de se déterminer selon sa conscience. L'État, même légitime, n'a pas le droit d'imposer des croyances et des pratiques religieuses. Ce geste porte en germe le principe de la liberté de pensée, et du refus d'obéissance pour motif de conscience, même si les princes protestants n'ont pas vu toutes les conséquences de leur protestation (puisqu'ils ont forcé les populations qui dépendaient d'eux à les suivre dans leur choix).

3. A Spire, protestent non pas des ecclésiastiques ou des théologiens, mais des laïcs qui prennent ainsi en charge les intérêts de la Réforme, et en défendent publiquement les principes. On

peut y voir une première illustration de la place qu'occupent dans les Églises protestantes les laïcs. Ils exercent des fonctions de responsabilité; ils n'ont pas à se conduire en subordonnés ou en inférieurs. La mission des pasteurs consiste à aider et à conseiller les fidèles, non à les diriger ou à décider pour eux.

En dehors des circonstances historiques qui l'expliquent, ce terme de « protestantisme » me paraît heureux. Je pense, en effet, que les Églises issues de la Réforme se caractérisent (ou devraient se caractériser) par une double protestation : protestation pour Dieu, contre ce qui le déforme ou le masque; protestation pour l'homme, contre ce qui le défigure ou l'abîme.

Protester pour Dieu

Au cours de son histoire, le christianisme a toujours été marqué par l'opposition et le conflit entre deux courants qui, selon les époques et les pays, ont pris des formes très diverses :

1. Le premier de ces courants peut être appelé « sacramental ». Il insiste sur la présence effective de Dieu dans certains lieux ou dans certains objets. « Lieux » et « objets » doivent être compris, ici, dans un sens très large. Il peut s'agir, par exemple, *d'endroits*, comme un sanctuaire ou un pèlerinage; *d'institutions*, comme la papauté, le cergé, les Synodes ou le Conseil œcuménique

des Églises ; de *textes sacrés*, comme la Bible, des décrets conciliaires ou des « confessions de foi » ; de *cérémonies*, comme les sacrements et les rites ; etc.

Le courant « sacramental » considère que Dieu se rencontre et se donne dans des lieux ou des objets auxquels il a choisi de se lier. Grâce à eux, à travers eux, le fidèle entre en contact avec la réalité divine elle-même. Ils revêtent donc une importance capitale ; on les estime « saints », « sacrés », voire « divins ». Les perdre signifie se couper de Dieu ; les profaner revient à attenter à la personne même de Dieu. La vie religieuse s'organise autour d'eux, se structure à partir d'eux et dépend d'eux.

Ce premier courant a des formes protestantes. Toutefois, il trouve son expression la plus achevée dans le catholicisme, avec la doctrine de la transsubstantiation qui voit dans l'hostie consacrée non pas le signe du corps du Christ, mais ce corps lui-même.

2. Le second courant se définit par l'iconoclasme. On nomme « iconoclastes » ceux qui brisent ou déchirent les « icônes », autrement dit les images sacrées. Par extension, ce mot désigne ceux qui rejettent toute figuration et qui refusent toute localisation de Dieu. Ils s'en prennent aux statues et aux tableaux, et aussi au ritualisme, au dogmatisme, à l'ecclésiocentrisme, au biblicisme. Ils n'agissent pas ainsi par impiété, comme parfois on les en accuse, mais parce qu'ils craignent, non sans raison, que l'on divinise les rites, les dogmes,

l'Église ou la Bible. Pour eux, quand on sacralise des lieux ou des objets, on blasphème parce que Dieu seul est sacré. Rien ne peut le tenir ni « l'enclorre », comme disait Calvin. Il ne réside, ni ne demeure nulle part ; il vient à nous quand et comme il le veut. Il ne faut donc pas lier sa présence à des lieux ou à des objets ; elle n'est pas matérielle, mais spirituelle, autrement dit elle dépend uniquement de l'action de l'Esprit.

Ce second courant a des formes catholiques. Toutefois il trouve son expression la plus achevée dans le protestantisme, qui a pour vocation de l'incarner et d'entretenir l'iconoclasme de la foi.

Les protestants ont pris comme devise : *solī Deo gloria*, à Dieu seul la gloire. Dieu seul est Dieu ; en dehors de lui, rien n'est sacré, divin ou absolu. Il dépasse tout ce que nous pouvons voir, toucher, penser et imaginer. Il ne se confond pas avec ce qui manifeste sa présence. Il existe toujours une distance et une différence entre ce qu'il est et ce qui l'exprime. On doit, par conséquent, sans cesse se révolter contre ce qui prétend le représenter et le définir. Il faut obstinément se refuser à identifier et à assimiler la réalité divine avec les signes qui nous en sont donnés. La « protestation protestante » consiste, d'abord, me semble-t-il, dans cette révolte et ce refus.

Protester pour l'homme

La « protestation protestante » comprend un second volet, que je qualifierai d'humaniste. Il s'agit, en effet, de

lutter pour la dignité de l'homme, et de s'opposer à tout ce qui l'asservit, l'écrase ou le détruit. Comme l'amour de Dieu conduit à se révolter contre les idolâtries et les superstitions religieuses, de même l'amour du prochain amène à se battre contre ce qui défigure, abîme et aliène l'homme. Les deux vont d'ailleurs de pair, car l'amour de Dieu implique l'amour de l'homme. Sur ce point, je fais deux remarques :

1. Il faut franchement reconnaître que le protestantisme a souvent manqué à cette seconde protestation (il lui est aussi arrivé de manquer à la première). La guerre des paysans, le massacre des anabaptistes à Zurich, le bûcher de Michel Servet pèsent sur la mémoire de Luther, de Zwingli et de Calvin. D'autres défaillances, qui ne sont pas moins graves, pourraient être mentionnées. Cependant, inversement, on ne doit pas oublier ce qui a été fait. Des protestants ont été parmi les premiers à réclamer l'abolition de l'esclavage, à se préoccuper de la condition de la femme, à se soucier de l'instruction du peuple; ils ont fondé de nombreuses organisations d'assistance, de secours, d'entraide; beaucoup se sont engagés dans les combats politiques ou sociaux pour la justice et la liberté. Le négatif doit inciter à la vigilance, non masquer le positif.
2. Je ne prétends nullement que les protestants soient les seuls à se battre pour l'homme. Ce combat a été autrefois et est aujourd'hui mené par des chrétiens de diverses confessions, par des

croyants d'appartenances religieuses variées, et aussi par des incroyants avec une ardeur et une vigueur exemplaires. La protestation humaniste n'est ni une exclusivité ni une spécificité du protestantisme; néanmoins, elle fait partie intégrante de sa vocation; il ne paraît ni inutile ni superflu de le rappeler. On ne peut pas et on ne doit pas se résigner à l'injustice, consentir à la misère, s'abstenir devant le malheur. Contre tout cela, il faut protester par des paroles et par des actes. Être protestant signifie aussi: refuser de se soumettre, ne pas accepter ce qui va mal et ce qui fait mal.

Je précise que, dans l'ensemble de cette brochure, par homme, j'entends l'être humain (*homo*), masculin (*vir*) et féminin (*mulier*), en regrettant que le français, à la différence du latin et du grec ne dispose pas d'un terme inclusif pour les deux sexes.